

Pic de la Mirandole

[1463-1494]

S'il y avait une formule capable de résumer une vie brève et fulgurante comme celle de Pic de la Mirandole, elle pourrait bien être celle de « dignité de l'homme » que l'on trouve dans son œuvre la plus connue. L'*Oratio* (qualifiée pour la première fois de *hominis dignitate* dans l'*Opera omnia* publiée à Bâle en 1557) avait été composé pour ouvrir le débat sur ses *Neuf cents conclusions philosophiques, cabalistiques et théologiques*. Le jeune comte, âgé de vingt-trois ans, aurait voulu prononcer ce discours en ouverture d'une dispute autour de ses thèses, organisée à Rome à ses frais. Toutefois, bien que l'on puisse parfois identifier la Renaissance avec le concept de

« dignité de l'homme » – voire avec la figure de Pic lui-même –, le projet se heurta contre l'hostilité de la Curie et obligea son auteur à l'exil en France pour échapper à une condamnation d'hérésie. Seules sa réputation et des amitiés haut placées lui permirent de rapatrier et d'obtenir en 1492 l'absolution du successeur d'Innocent VIII. L'affaire marqua profondément la personnalité de l'auteur et eut un rôle dans la crise spirituelle de ses dernières années. Proche de Savonarole depuis longtemps, le mirandolien fut certainement l'un des esprits qui souffrirent le plus de la déchirure entre la libre expression de leur *curiositas* intellectuelle et les inquiétudes existentielles d'une fin de siècle

très troublée. Deux conceptions de l'homme et de sa place dans le cosmos – qui avaient coexisté jusqu'alors (non sans frictions) – devinrent de plus en plus inconciliables. Pic mourut le 17 novembre 1492, le jour même où Charles VIII de France faisait son entrée à Florence et la fuite des Médicis préparait le terrain à la république savonarolienne. Avec lui mourait symboliquement la Renaissance des *uomini universali* et des grands projets de conciliation philosophique et religieuse.

Princeps Concordiæ

Après avoir séjourné dans les universités les plus importantes de la Péninsule (Bologne, Ferrare, Padoue) où il avait étudié le droit canon et l'aristotélisme en toutes ses déclinaisons (de la scolastique à l'averroïsme en passant par les théories des *calculatores* d'Oxford comme Richard Swineshead), Pic arriva à Florence en 1484. Ici, il devint bientôt l'une des figures culturelles les plus importantes du cénacle des Médicis, en nouant des liens solides avec Ficin, Politien et Jérôme Benivieni dont il commenta la *Canzone d'amore* en 1486. L'intense ferveur intellectuelle de cette période est toute dans une lettre écrite à l'humaniste vénitien Ermolao Barbaro. Après l'avoir informé qu'il s'était « éloigné d'Aristote pour [se] diriger vers l'Académie, non en transfuge mais en éclaircur », il avait avancé une thèse très célèbre qui sera au

cœur de sa philosophie et qui lui vaudra l'épithète de « prince de la Concorde » : malgré des différences éminemment stylistiques, entre Platon et Aristote subsistait « une parfaite communion d'idées ». Outre qu'avec le platonisme, la permanence dans le chef-lieu toscan avait permis à Pic, déjà helléniste, de reprendre intensivement l'étude de l'hébreu et de se consacrer aussi à l'arabe et au chaldaique (probablement l'araméen). Sa fréquentation d'autant de langues faisait de lui l'un des seuls à avoir accès à des corpus substantiellement inconnus des autres humanistes. Parti pour Paris en 1485, il revint avec une remarquable familiarité du registre scolastique en vigueur à la Sorbonne qui lui inspira peut-être la rédaction des *Neuf cents conclusions*.

Cette entreprise intellectuelle, véritable pierre de touche de son système philosophique, faisait converger un nombre impressionnant de traditions et aurait dû donner lieu au plus grand débat philosophique de tous les temps. Même si l'on a parfois juxtaposé les thèses et leur préface, les deux parties de l'argumentation de Pic doivent être considérées dans leur ensemble. Si les *Conclusiones* exposent des questions ontothéologiques compliquées dans le style très technique de la scolastique sorbonnarde, l'*Oratio* est un chef-d'œuvre de rhétorique humaniste. Dans une célèbre réponse aux objections d'Ermolao Barbaro en 1435, Pic avait déjà défendu la profondeur

spéculative des philosophes médiévaux que l'autre jugeait simplement « barbares ». Le majeur penseur de l'Humanisme avait en outre insisté sur l'importance de développer un langage capable d'aller au cœur des choses sans se borner à de pures questions de style. Le *Discours* doit donc être considéré comme un point d'accès fondamental aux tournures synthétiques et très rigoureuses des conclusions où le mirandolien avait, non simplement résumé les doctrines des principaux courants philosophiques de tous les temps, mais plutôt distillé leur véritable essence spéculative. Néanmoins, ce que Pic avait fait dans l'*Oratio* était quelque chose d'encore plus ambitieux : il avait isolé la question qui unissait toutes les traditions en proposant à son tour sa propre réponse. Cette question était *Qu'est-ce que l'homme ?* Problématiques centrales de l'Humanisme, elle avait déjà fait couler beaucoup d'encre bien avant la tentative de Pic. Nullement découragé par une bibliographie qu'il démontre de connaître parfaitement, le seigneur de Mirandole l'avait élue comme clef de voûte de son projet de *concordia* entre les voix (souvent discordantes) d'une *aurea catena* (chaîne dorée) unissant Zoroastre, Hermès Trismégiste, les écoles platoniques et péripatéticiennes et les trois religions monothéistes. Pic se situait idéalement à la fin de cette chaîne, en vertu d'un projet de synthèse qui était bien plus qu'une simple médiation. Contrairement à

ceux qui croient y voir un modeste exercice conciliatoire, la concorde de Pic reconnaît les divergences des théories philosophiques. Si leurs oppositions respectives peuvent être dépassées, c'est seulement en vertu d'une pensée capable de les « déterritorialiser », « sur la base d'une *philosophia perennis* déployée dans toute son extension, [reconnaissant] qu'en chaque doctrine sont repérables des fragments de vérité » (Pic 1993 : XVI-XVII). Exercice rigoureux d'exégèse philologique et philosophique (inséparables chez lui), la *concordia* mirandolienne refuse le sectarisme des écoles (d'où la polémique avec Ficin) mais va au cœur de leur questionnement pour en développer les conclusions les plus radicales. C'est ainsi que son anthropologie – justement célébrée comme emblème de l'Humanisme – naît d'abord d'une mise en question de ce le *Quattrocento* avait dit de l'homme.

807

La dignité de l'homme

Contrairement aux idées reçues, l'apologie de l'homme et de sa centralité dans l'univers n'est pas une spécificité de la Renaissance qui s'opposerait à la *contemptus mundi* du Moyen-Âge. Bien au contraire, de nombreuses sources de l'antiquité tardive et les Pères de l'Église étaient souvent lus à travers des fondamentales exégèses médiévales. Du reste, un texte comme le *Timée* de Platon – connu dans la version latine

de Chalcidius – avait inspiré les exégèses allégoriques de Bernard et Thierry de l'École de Chartres, fondamentales pour des théories psychologiques et cosmologiques qui seront débattues jusqu'au XVII^e siècle. Malgré la possible présence d'éléments incompatibles avec la vision chrétienne du monde (comme les doctrines sur l'intellect d'Alexandre d'Aphrodise et d'Averroès), depuis l'antiquité classique la plupart des courants philosophiques concordait dans l'attribution à l'homme d'une prééminence parmi les autres êtres et d'une place centrale dans l'univers. L'une des seules exceptions remarquables était le matérialisme lucrétien qui, pour cette raison, aura un rôle central dans l'affirmation d'un modèle antithétique. Dès le début de son *Discours*, et tout au long de la tractation, Pic se confronte sans relâche avec cette tradition. Malgré sa brièveté, l'*Oratio* est tout d'abord une bibliographie titanesque : du « j'ai lu dans les écrits des Arabes » initial aux noms de Paul, Denys, Jérôme, Augustin, Zoroastre, Orphée, Jamblique et Chalcis évoqués dans les pages finales, Pic retrace les vestiges de l'humain dans le plus grand nombre de déclinaisons possibles. Point de départ de l'auteur est le célèbre passage de l'*Asclepius* hermétique : « Magnum, o Asclepi, miraculum est homo » (Pic 1993 : 2-3). La parole du Trismégiste, fondamentale dans le platonisme du *Quattrocento* et considérée comme l'une des

sources fondatrices de la *pris-ca sapientia*, représente aux yeux de Pic la synthèse idéale d'une tendance constante de la conception de l'humain dans l'histoire de la philosophie.

Cette tendance est explicitement résumée peu de lignes après : « L'homme, disent-ils, est un intermédiaire entre les créatures, familier des êtres supérieurs, souverain des inférieurs, interprète de la nature – grâce à l'acuité de ses sens, à la perspicacité de sa raison, à la lumière de son intelligence –, situé entre l'éternel immobile et le flux du temps, couple (*copula mundi*) ou plutôt hymen du monde selon les Perses, à peine inférieur aux anges selon le témoignage de David » (Pic 1993 : 2-5). Selon Pic, les traditions fondamentales ont une vision essentiellement identique de l'homme. Fils chéri de Dieu, il est l'aboutissement de la création. Chez lui, matériel et spirituel, corps et âme (émanation directe du divin) sont combinés selon une proportion qui lui permet de s'élever au-dessus des autres créatures. Si les plantes possèdent seulement l'âme végétative qui, chez les animaux, devient aussi capable de sensations, la spécificité de l'être humain consiste dans la *mens*, partie intellectuelle de l'âme qui le rend capable de penser et de s'élever au divin. Pour cette raison, l'homme occupe la place centrale d'un univers clos et géocentrique. Cette centralité dans le projet de Dieu fait de l'être humain le *microcosme* de la création entière.

Comme Pic ne manque pas de le remarquer, l'image de l'homme comme abrégé de l'univers unit des auteurs différents comme Démocrite et Platon aussi bien que la mystique chrétienne, juive et musulmane. Dans le chapitre XII du premier livre du *Commentaire sur une chanson d'amour de Jérôme Benivieni*, Pic revient sur les aspects fondamentaux de cette doctrine : « La nature de l'homme, comme lien et nœud du monde, est située au niveau moyen de l'univers. Et comme tout moyen participe des extrêmes, ainsi l'homme, par chacune de ses parties, communie et correspond à toutes les parties du monde. C'est pour cette raison qu'il est habituel de le nommer Microcosme, c'est-à-dire un petit monde ».

Qu'il soit en vertu de la coprésence d'une nature matérielle avec l'esprit où de sa synthèse des quatre éléments, la *nature* de l'homme lui permet de se situer librement dans l'univers. S'il obéit à son intelligence, il peut s'élever aux anges et devenir leur semblable (sur la possibilité d'accomplir ou non une telle assimilation, les positions étaient très divergentes à la Renaissance) ; s'il suit ses appétits, il se condamne à une existence bestiale. À première vue, l'homme serait donc libre de s'autodéterminer et de choisir sa propre place dans la création. Ceci était un véritable *topos* à la Renaissance et il constituait la raison fondamentale de la dignité humaine dans la presque totalité de la

prose humaniste. En relation à cette position, Pic manifeste un certain scepticisme : « De tels arguments sont certes de taille, mais ce ne sont pas les arguments fondamentaux, je veux dire ceux qui réclament à bon droit le privilège de la plus haute admiration » (Pic 1993 : 4-5). Tout en étant un point de vue largement partagé et consacré par des traités très affirmés – dont le plus connu est le *De dignitate et excellentia hominis libri IV* composé par Giannozzo Manetti en 1453 –, Pic soulève une objection qui renverse de l'intérieur la logique du raisonnement. Plus qu'une vraie liberté, la centralité de l'homme constituerait plutôt une « rente de situation ». Pourvu déjà par Dieu de tous ses talents, l'être humain ne serait libre que d'en faire un usage bon ou mauvais. Ancré au centre de la création, l'homme chercherait tout au plus d'émuler les êtres supérieurs. Dans ce cas, nous devons nous demander « pourquoi ne pas admirer davantage les anges eux-mêmes et les bienheureux du ciel ? » (Pic 4-5). Sans la moindre déférence, le jeune philosophe peut conclure : « Réfléchissant au bien-fondé de ces assertions, je n'ai pas trouvé suffisante la foule de raisons qu'avancent, en faveur d'une supériorité de la nature humaine, une foule de penseurs » (Pic 1993 : 2-3).

« J'ai cru comprendre
pourquoi l'homme
est le mieux loti
des êtres animés »

En revenant sur les arguments des théoriciens de la *dignitas homini*, Pic s'était demandé pour quelle raison la condition humaine serait préférable même à l'angélique. Loin d'être une question simplement rhétorique, elle avait déjà suscité l'intérêt de Leon Battista Alberti qui avait soutenu l'impossibilité pour l'homme d'égaliser les esprits célestes. Comme nous le verrons, la réponse de Pic sera différente. Pour expliquer pourquoi « non seulement les bêtes [...], mais les astres, ainsi que les esprits de l'au-delà » envient la condition humaine, le mirandolain donne la parole à Dieu, auteur d'un discours dans le discours. « Si nous ne t'avons donné, Adam, ni une place déterminée, ni un aspect qui te soit propre, ni aucun don particulier, c'est afin que la place, l'aspect, les dons que toi-même aurais souhaités, tu les aies et les possèdes selon ton vœu, à ton idée. Pour les autres, leur nature définie est tenue en bride par des lois que nous avons prescrites : toi aucune restriction ne te bride, c'est ton propre jugement, auquel je t'ai confié, qui te permettra de définir ta nature. Si je t'ai mis dans le monde en position intermédiaire, c'est pour que de là, tu examines plus à ton aise tout ce qui se trouve dans le monde alentour. Si nous ne t'avons fait

ni céleste ni terrestre, ni mortel ni immortel, c'est afin que, doté pour ainsi dire du pouvoir arbitral et honorifique de te modeler et de te façonner toi-même, tu te donnes la forme qui aurait eu ta préférence. Tu pourras dégénérer en formes inférieures, qui sont bestiales ; tu pourras, par décision de ton esprit, te régénérer en formes supérieures, qui sont divines » (Pic 1993 : 6-9). En s'appuyant sur une lecture cabaliste de la Genèse et sur des sources pythagoriciennes, l'auteur introduit son argument à travers un mythe qui, grâce à des images très évocatrices, prépare le terrain pour la déconstruction mirandolienne des anthropologies humanistes. En édifiant l'univers, « auguste temple de sa divinité », le « Père et architecte suprême » avait assigné à toute créature une place bien précise. Chaque région du cosmos accueillait donc les êtres qui lui correspondaient. Seul, manquait « quelqu'un pour peser la raison d'une telle œuvre, pour en admirer la beauté » (Pic 1993 : 4-5).

Dans l'œuvre de Pic, la présence humaine rentre en scène d'abord comme un paradoxe : d'un côté la perfection du monde (présupposant la complétude de toutes ses parties), de l'autre le désir de Dieu d'un spectateur capable d'admirer sa construction. L'homme se configure ainsi en premier lieu comme celui qui peut observer la création en y reconnaissant l'effigie du créateur. Cependant, le philosophe ne se limite pas à lui reconnaître

un rôle purement passif. Le passage suivant du *Discours* revient sur la condition particulière de l'être humain, conçu par Dieu quand tout avait déjà été créé : « Tout était déjà rempli : tout avait été distribué aux ordres supérieurs, intermédiaires et inférieurs » (Pic 1993 : 6-7). L'absence de qualités spécifiques – et donc d'une place précise à occuper au sein de la création – fait de l'homme la seule créature dont l'essence tient à un acte de volonté. N'ayant rien eu en héritage, il revient à lui de s'auto-déterminer et de se donner une image conforme à celle de son désir. « Mais de quel moyen disposons-nous, que nous faut-il faire ? ». Pour répondre à cette question, Pic analyse l'essence de la cour céleste – Trônes, Chérubins et Séraphins – expression du jugement, de l'intelligence et de l'amour suprêmes. Chaque hiérarchie angélique renvoie à une attitude spécifique que l'homme peut reproduire dans sa relation au monde : vie active, spéculation et amour. Ces trois niveaux représentent une approximation progressive au divin jusqu'au point où « celui qui est Séraphin, c'est-à-dire "aimant", est en Dieu comme Dieu est en lui, ou plutôt Dieu et lui ne font qu'un » (Pic 1993 : 16-17). D'après un motif recourant dans les « philosophies d'amour » de la Renaissance, l'image la plus efficace pour représenter la puissance amoureuse est celle du feu, qui se transmet aux choses et les transforme progressivement en lui. Pour cette raison,

dans l'exercice constant d'auto-poïèse d'un homme défini à la fois « Protée » et « chameleon », l'amour joue un rôle primordial. Attiré par des plaisirs sensuels, l'être humain poursuit des biens mondains et « séduit par un charme sournois, [il devient] l'esclave de ses sens » (Pic 1993 : 12-13). En dépit de son apparence, ce type d'amour n'est que le résultat d'une illusion trompeuse qui soumet aux sens ce que la raison ne pourrait pas approuver. En revanche, conquis par la beauté céleste, l'homme se consacre à la forme suprême d'amour et brûle d'un feu qui le rend semblable à Dieu : « Si vous voyez un philosophe discerner toutes choses selon la droite raison, vénérez-le : c'est un être céleste et non terrestre ; si vous voyez un pur contemplateur se retirer, sans souci de son corps, dans le sanctuaire de son esprit, il ne s'agit plus d'un être terrestre ni d'un être céleste, mais d'une divinité plus auguste enveloppée de chair humaine » (Pic 1993 : 12-13).

L'absence d'une place précise à occuper de façon stable ouvre ainsi l'homme à une construction constante de son image, possible en vertu du libre arbitre. Par opposition à la béatitude consubstantielle aux anges, la dignité de l'homme réside dans la liberté qui lui permet d'orienter la métamorphose incessante de sa forme de vie au divin, réalisable seulement grâce à un effort actif de sa part. Devenir une « divinité de chair humaine » signifie être capable de gouverner cette

métamorphose par l'« amour intellectuel du divin », en lieu d'être emporté par le tourbillon des passions. À l'amour et à son pouvoir de transformation, Pic consacre aussi un écrit composé seulement quelque mois après le *Discours* et l'exil : le *Commento a una canzone d'amore celeste e divino*. Inspiré par une composition poétique néoplatonisante de son ami Benivieni, le commentaire de Pic dépasse le ton conventionnel de la chanson pour proposer une philosophie de l'amour alternative à celle de Ficin. Dans le sillage du *Discours*, le *Commentaire* réfléchit aux possibilités humaines d'acquiescer une nature angélique à travers l'amour (Ansaldi 2017). En différenciant l'amour vulgaire du divin, Pic fait de ce dernier le seul capable de combler l'écart entre l'aimant et l'aimé. Dans l'œuvre du 1486, c'est seulement grâce à l'amour de Dieu que l'homme – parvenu au stade ultime de perfectionnement – peut quitter sa forme humaine pour rejoindre le divin. En adoptant un concept kabbalistique, Pic appelle cela

binsica ou *mors osculi* en référence au ravissement avec lequel Dieu, en dissolvant la prison corporelle, appelle l'homme à une vie nouvelle.

Qu'il soit à travers l'image d'un être humain en position d'autonomie par rapport à la création (libre donc d'y poser son regard et de se déterminer) où à travers celle de l'amant qui se consomme dans son élan mystique pour Dieu, l'anthropologie de Pic célèbre l'*artifex* capable de faire de soi-même l'œuvre d'une création permanente. De même que sa philosophie, confrontation et agôn avec les facettes multiples de la vérité, l'anthropologie mirandolienne exalte le choix d'une vie unique et irrépétibile parmi les infinies qui s'offrent à l'homme. Être dont l'essence coïncide avec le manque d'une forme prédéterminée, pour l'homme de Pic vivre signifie réaffirmer cette liberté à travers un acte constant de volonté.

Alberto Fabris

Références

- ANSALDI Saverio, 2017, « Pic de la Mirandole : théologie de la fureur d'amour », in *Fureurs et mélancolie. Philosophie, théologie et poésie à la Renaissance*, Lyon, ENS Éditions.
- PIC DE LA MIRANDOLE Jean, 1990, *Commentaire sur une chanson d'amour de Jérôme Benivieni*, Paris, Guy Trédaniel.
- PIC DE LA MIRANDOLE Jean, 1993, *Œuvres philosophiques*, Paris, PUF.
- PIC DE LA MIRANDOLE Jean, 1993, *De la dignité de l'homme*, Paris, Éditions de l'éclat.

PIC DE LA MIRANDOLE Jean, 1999, *900 Conclusions philosophiques, cabalistiques et théologiques*, Paris, Allia.

Bibliographie complémentaire

CACCIARI Massimo, 2019, *La Mente inquieta. Saggio sull'Umanesimo*, Turin, Einaudi.

GARIN Eugenio (dir.), 2002, *L'Homme de la Renaissance*, Paris, Éditions du Seuil.

GARIN Eugenio, 2016, *Hermétisme et Renaissance*, Paris, Allia.

VALCKE Louis, 2005, *Pic de la Mirandole. Un itinéraire philosophique*, Paris, Les Belles Lettres.

